

Le lustre historié de l'église de Milhars en Albigeois.

Classé au titre d'objet Monument Historique le 05/12/1904. Lustre en bronze d'art de 24 lumières comportant trois étages de six branches. 156cm de hauteur et 112cm de diamètre. Epoque vers 1450.

Compte rendu de la Société Archéologique du Midi - N° 41 - paru en 1912 et rapporté par
Mr l'abbé A. AURIOL

L'église du village de Milhars, située à l'extrémité de la vallée du Cérou, presque au confluent de cette rivière et de l'Aveyron, et à la limite des départements du Tarn et de Tarn et Garonne, conserve un très élégant lustre de cuivre jaune, qui est à coup sûr une des pièces les plus précieuses qui soient demeurées du mobilier religieux ancien de toute la région méridionale.

L'axe du lustre est formé par une manière d'édicule gothique constitué par un large plateau de cuivre formant base, relié à un autre plateau formant dais, par trois faisceaux de tringles façonnées comme des contreforts rattachés entre eux par des arcs-boutants et couronnés par des pinacles. Le plateau inférieur est modelé comme le culot d'une tourelle d'angle et se termine par une sorte de clef pendante ornée de feuilles de chardon. Le dais, dont la bordure est découpée à jour, s'arrondit en voûte domicale, puis se transforme en colonne au fût interrompu d'anneaux et de ressauts et dont le sommet porte une Madone couronnée, tenant son Enfant sur le bras gauche, environnée de rayons flamboyants et les pieds posés sur le croissant lunaire. Au-dessus de la tête de la Madone, un anneau rattache le lustre à une chaîne qui descend de la voûte.

Douze girandoles, réparties en trois étages, sont destinées à recevoir le luminaire. Trois girandoles, formant le premier rang, sont fixées à mi-hauteur de la colonne qui surmonte le toit arrondi du dais. Les trois girandoles du deuxième rang se détachent des contreforts en saillie sur les tringles de l'édicule. Enfin, six autres girandoles, beaucoup plus amples, émanent de la base de l'édicule. Ces girandoles sont formées de tiges de cuivre curvilignes aux arêtes vives, compliquées de motifs architecturaux rappelant le tracé des arcs en contre-courbe, ornées de crochets fleurons et bouquets issus de la flore anguleuse et épineuse du gothique finissant. Une particularité doit être signalée : à leur extrémité, les six grandes girandoles se subdivisent en deux branches; au lieu de reproduire quelque motif d'architecture, ces deux branches sont directement empruntées à l'ordre végétal : ce sont des branches d'arbres émondées et écotées, comme il en fut sculpté en si grand nombre aux encadrements des fenêtres et portails à la fin du gothique, par exemple dans l'arrière cour de l'hôtel de Bernuy à Toulouse. Toutes ces girandoles se terminent par un puissant godet circulaire, découpé à jour à son rebord inférieur et d'où émerge une pointe aiguë qui recevait un cierge.

Dans l'édicule est placé un Saint Sébastien nu, lié à un tronc d'arbre qui se trouve relier fort à propos la base et le dais de l'édicule. Il importe de noter le réalisme de la statue de Saint Sébastien; le visage est beau, mais angoissé; la position des bras, l'un violemment relevé, l'autre replié derrière le dos, laisse pleinement à découvert ce corps gracile dont l'attitude tourmentée fait saillir les muscles costaux.

Au point d'intersection des deux branches des grandes girandoles, six personnages sont debout : trois bandent leur arc et s'apprêtent à percer de flèches l'infortuné Saint Sébastien; les autres brandissent des massues ou saisissent des pierres avec un geste fort courroucé. Ce qui est pour rappeler le double supplice infligé à Saint Sébastien; le martyr fut d'abord exposé aux flèches des archers numides, et comme il avait résisté à un tel traitement, il fut assommé à coups de massue.

Cette si jolie oeuvre se date approximativement par elle-même : elle appartient à l'extrême fin de l'âge gothique, au moment où l'art du bronze et du cuivre aussi bien que l'orfèvrerie transposaient en empruntant leurs thèmes ornementaux à l'architecture, laquelle s'évertuait de son côté, par des tours de force et des chefs d'œuvre, à rivaliser pour le fini et le tenu avec le métal ciselé.

Il n'importe que les tenants farouches de la « division » et la « hiérarchie des genres » aient jeté leurs foudres sur cette transposition : c'est notre droit de sentir tout le charme que présentent à l'oeil telle

monstrance de Rouen ou la crosse de Félix V conservée à l'abbaye de Saint Maurice d'Agaune, et c'est une idée tout à fait originale d'avoir transformé en édicule la tige centrale d'un lustre et d'y loger Saint Sébastien exposé aux coups des bourreaux en équilibre sur les branches. Ces bourreaux sont de sveltes guerriers du temps de Charles VIII et de Louis XII, - des *bragards* à vrai dire, tant ils mettent d'affection dans la pièce de leur vêtement qui leur a valu leur surnom, - fort élégants avec leurs chausses collantes, leur pourpoint étroit, leur toque à enseigne et leurs souliers pattés.

Cette oeuvre serait-elle un *ex-voto* à Saint Sébastien au lendemain de quelque épidémie conjurée ? On sait avec quelle ferveur tout le Moyen-âge implora Saint Sébastien contre la peste, contre la « mort noire » : tout populaire que fût Saint Roch, son culte n'avait en rien amoindri celui de Saint Sébastien; visités par la peste tout au commencement du XVII ème siècle, les habitants de la voisine ville de Cordes s'étaient voués aux Saints Sébastien et Fabien. Qu'il soit ou non un monument votif, le lustre de Milhars nous rappelle la tradition et la dévotion populaire du Moyen-âge. Et c'est un souvenir analogue qu'évoque la présence de la Madone placée au sommet du lustre : à la fin du Moyen-âge, la dévotion et la croyance au dogme non encore défini de l'Immaculée Conception avaient universellement triomphé; l'iconographie religieuse appliqua à « l'Immaculée Conception » les traits de la femme de l'Apocalypse « vêtue du soleil, avec la lune sous ses pieds », et la Vierge Mère, tout en gardant son Enfant dans les bras, bénéficia pour son compte des embellissements imaginés par l'iconographie nouvelle : telle est la Madone du lustre de Milhars : la Vierge couronnée, tenant l'Enfant, les pieds posés sur le croissant lunaire et environnée de rayons flamboyants.

Une tradition locale prétend que ce lustre, avant de passer à l'église, aurait appartenu au château de Milhars, qui commande si pittoresquement le village étagé sur une butte rocaillouse. S'il est vrai que ce lustre ait été fabriqué pour la chapelle du château, il ne saurait s'agir du château actuel, luxueusement rebâti en 1631 pour François de Cazillac par P. Oradou, maître maçon de Toulouse, mais du vieux château du Moyen âge, dont il subsiste quelques tours démantelées et quelques pans de murs avec leurs mâchicoulis, reste de la robuste demeure toute pleine du souvenir des Cessac et des Cazillac, dont le nom est mêlé à maints événements de l'histoire de l'Albigeois.

